

Fichier 2.

Aimer l'École publique républicaine

par

T.R., ASVPNF, 4 novembre 2025

Aimer l'École publique républicaine, c'est d'abord se souvenir de ce qu'elle représente dans notre histoire collective : l'un des plus nobles accomplissements de la République, son visage le plus lumineux, son ambition la plus universelle. Loin d'être une simple structure administrative, l'École publique est le lieu où se forge la citoyenneté, où s'expérimente la liberté, où s'apprend l'égalité. Elle est cette maison commune ouverte à tous les enfants de France, quels que soient leur origine, leur croyance ou leur condition, et où s'accomplit la promesse d'une Nation éclairée par le savoir et unie par la raison.

Dès le XIX^e siècle, la puissance publique a manifesté à l'égard de l'École une attention constante et bienveillante. En 1833 (sous la monarchie constitutionnelle de Louis Philippe) François Guizot, dans sa *Lettre aux instituteurs*, affirmait que « l'instruction du peuple est la première dette d'un gouvernement éclairé envers la société ». Il reconnaissait ainsi à l'État une responsabilité éminente : celle de garantir à chacun l'accès à la connaissance, condition de la dignité et du progrès. La Troisième République, sous l'impulsion de

Jules Ferry, Paul Bert et Ferdinand Buisson, fit de cette ambition un devoir républicain. En instituant une école gratuite, obligatoire et laïque, elle éleva l'instruction au rang de bien commun et fit du maître d'école un serviteur de la Nation.

Jules Ferry concevait l'école comme « le creuset où se forme le citoyen ». Il ne s'agissait pas seulement de transmettre des savoirs, mais de faire naître une conscience libre, éclairée, capable de juger par elle-même. Son projet d'éducation civique et morale reposait sur une confiance profonde dans l'intelligence humaine. Jean Jaurès, dans sa *Lettre aux instituteurs et institutrices* (1888), en avait magnifiquement exprimé la portée : « Vous tenez en vos mains l'intelligence et l'âme des enfants ; vous êtes responsables de la patrie. » Il conférait à l'acte d'enseigner une dimension presque sacrée, où se rejoignent le service de la vérité et celui de la justice.

Cette attention de la République envers ses éducateurs se prolonge jusqu'à la gratitude exprimée par Albert Camus à son instituteur Louis Germain, au lendemain du prix Nobel : « Sans vous, sans cette main affectueuse que vous tendîtes au petit enfant pauvre que j'étais, rien de tout cela n'eût été possible. » En quelques mots, Camus résumait ce que l'École publique peut avoir de plus précieux : la rencontre, la confiance, la foi partagée dans la dignité de l'intelligence. *Aimer l'École, c'est reconnaître la grandeur de cette relation humaine, discrète et fondatrice, entre l'enfant et le maître.*

Mais aimer l'École publique, ce n'est pas seulement honorer son passé : c'est vouloir la maintenir vivante, fidèle à son esprit, mais attentive aux défis du présent. Dans un monde traversé par les fractures sociales, les doutes civiques et les mutations culturelles, l'École demeure l'un des rares lieux où se construit le commun. Encore faut-il qu'elle soit soutenue et respectée par la puissance publique, non par des proclamations, mais par des actes : formation et considération des enseignants, moyens matériels suffisants, confiance institutionnelle et politique. *Car la vitalité du service public d'éducation est la mesure même de la vitalité démocratique.*

L'amour de l'École publique ne doit pas se confondre avec une posture défensive ou exclusive. Il ne s'agit pas d'opposer l'enseignement public à d'autres formes d'éducation, mais de rappeler que l'École de la République reste le lieu où s'expérimente le projet d'égalité réelle. Aimer l'École publique, c'est croire encore à la promesse de l'émancipation par le savoir, et vouloir qu'elle soit pleinement tenue pour chaque enfant.

Enfin, cet amour se mesure aussi au regard de l'élève. Car l'École n'est véritablement aimée que lorsqu'elle parvient à susciter chez lui le désir de savoir, la joie d'apprendre et la confiance en soi. L'enfant ne peut aimer l'école que si celle-ci lui offre plus qu'un cadre : un horizon. Ce climat d'exigence et de bienveillance, qui rend possible la croissance de l'esprit, doit demeurer au cœur de l'institution. C'est à cette condition que l'École publique continuera d'être non pas un simple service, mais une mission civique et morale, au service de la liberté de tous.

Ainsi comprise, aimer l'École publique républicaine n'est ni un acte de nostalgie ni une revendication partisane : c'est une fidélité active à une idée de l'homme et de la société. C'est affirmer, avec Jaurès, que « l'humanité n'est grande que dans la mesure où elle s'instruit », et rappeler, avec Camus, que « l'honneur d'un pays, c'est d'élever ses enfants ».

Dans un temps de doutes et de divisions, aimer l'École publique, c'est croire encore à la force du savoir pour unir, émanciper et éclairer — autrement dit, à la puissance de la République elle-même.

T.R.
